

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 7 juillet 1905, Du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Notes sur la Norvège. Pour être riche. La Mort vivante. Hortense Schneider. Chimères, poème. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche, (Suite.) Mon ami, chef. L'actualité, etc., etc.

LA CRAINTE DU SOCIALISME.

Le gouvernement allemand vient de prendre contre le chef du parti socialiste français, M. Jaurès, une mesure qui, selon toute probabilité, sera considérée comme inspirée par la crainte et trouvée étrange de la part des pays dont une forte partie de la population est acquise au socialisme et est représentée au parlement par un groupe d'hommes aussi actifs qu'indépendants.

M. Jaurès devait prendre la parole dimanche prochain à Berlin, ayant choisi pour texte de ses discours : "La tâche de la Démocratie Sociale dans la conciliation de la paix sociale et la solidarité du prolétariat international."

Or, le chancelier de l'empire d'Allemagne, le comte de Balow, dans un télégramme à son ambassadeur à Paris, le comte de Rodolin, annonce que les autorités allemandes ne permettront pas à M. Jaurès de parler à Berlin.

Le chancelier de Balow déclare tout d'abord qu'il n'a rien à dire contre la personnalité du chef des socialistes français, qu'il respecte ses vues sur la politique étrangère, vues que d'ailleurs il partage en plusieurs points, mais il ajoute que très certainement les socialistes allemands exploiteraient la présence de M. Jaurès à Berlin en faveur de sa personne lors mêmes hostiles à l'état et à la nation.

Il en conclut que le gouvernement impérial ne peut s'abstenir d'employer les moyens à sa disposition pour empêcher le parti socialiste de détruire l'ordre constitutionnel établi. Il faut que le gouvernement allemand ait une bien grande crainte de socialisme pour que son chancelier s'exprime ouvertement ainsi et hésite à prononcer le mot de destruction de l'ordre établi.

Le mot de destruction est une menace à l'endroit des socialistes allemands dans la dépêche de Balow à l'ambassadeur de Rodolin. Il est possible que le chancelier ait voulu indirectement avertir les socialistes allemands, à la veille de leur congrès, du danger qu'il y aurait pour eux à se prendre trop vivement de leur gouvernement de leur pays.

Quant à la question marocaine, elle ne saurait, quoiqu'il en dise, avoir exercé aucune influence sur la décision de chancelier de Balow. Certes, M. Jaurès est

aujourd'hui un des hommes politiques français au premier plan, et son influence est grande dans les conseils du gouvernement, mais l'accord franco-allemand au sujet du Maroc va probablement être signé aujourd'hui même, de sorte qu'on peut considérer l'incident clos.

Les Navigations de Pantagruel.

L'érudition rabelaisienne vient de découvrir au maréchal Oyama un précédent inattendu : Pantagruel, selon M. Abel Lefranc, le pays que sut conquérir le fils de Gargantua, c'était la Mandchourie. L'oracle de la "Dive bouteille" était placé lui aussi dans ces parages.

Jadis, la plupart des commentateurs de maître Alcofrisbas auraient eu de quoi nous rendre sceptiques; ils apercevaient en lui un anticlérical, un jacobin, un mythe solaire et bien d'autres choses encore. Chacun y trouvait ce qu'il y mettait. Pour La Bruyère, Rabelais était simplement une énigme; Victor Hugo se résignait à dire : "Rabelais, nul ne le comprit!"

Aujourd'hui, les glosses fantaisistes ne sont plus de mise; il ne s'agit pas d'étudier Rabelais avec les préoccupations de notre temps, mais de le replacer dans le cadre authentique de son époque. M. Lefranc, au cours de ses leçons du samedi au Collège de France, s'est appliqué, avec une troublante précision, à retrouver les traits des héros rabelaisiens dans l'entourage immédiat de Rabelais lui-même, dans ses parents, ses amis, ses voisins, ses adversaires. Les domaines de sa famille, ses fermes, ses maisons, et jusqu'à son bétail, l'écrivain les a transportés dans son œuvre; on les reconnaît. Les événements du jour, les actualités sont passés, sans autre effort, dans son roman. L'interprétation de Rabelais, ainsi entendue, se dégage de plus en plus des symboles dont on la chargeait; elle devient littérale; elle gagne en simplicité. Sous les plaisanteries les plus bouffonnes, sous les fantaisies les plus libres, ce sont les données réelles et les souvenirs précis qui se retrouvent. Une pareille méthode pourra être discutée dans tels de ses résultats plus facilement que dans son principe.

Or, les découvertes géographiques furent au temps de Rabelais, un des émerveillements de nos pères. Et voilà pourquoi Pantagruel fut un grand navigateur. Il fit le tour du monde ou à peu près. Un premier voyage le porta des îles Madère et Canaries au cap de Bonne-Espérance et vers Aden; de là il gagna Ceylan, les îles de la Sonde et ce pays d'Utopie que nous voyons désormais être au Nord de la Chine. Il méditait de revenir en ces régions par l'Amérique centrale, où l'on aperçoit l'existence d'un détroit. Quand il eut vu qu'un isthme fermé barrait la route, il changea d'itinéraire: il voulut, par l'Amérique septentrionale et le fameux passage du Nord-Ouest aller de Saint-Malo dans l'Asie d'Extrême-Orient. Il prenait le Canada pour le voisin de la Tartarie. Au village de Chine, près Montréal, Jacques Cartier ne croyait-il pas dans le Céleste Empire. L'influence de Cartier

sur Rabelais est manifeste; l'illustre Malouin avait, à Saint-Malo même, enseigné à Rabelais les termes de marine. Le pilote de la flotille pantagruéline n'est autre que Jacques Cartier; comme l'hydrographe Xenomanes n'est autre que Jean-Alfonse, de Saintongeais. Le choix de ces hommes, le tracé de ces périodes n'est pas factice; M. Lefranc le démontre avec une heureuse sagacité. Les moindres détails de la vie à bord semblent copiés sur nature. L'épisode du poisson souffler "jétoant eau de la gueule en l'air" n'a rien d'un oléon symbolique: c'est le récit minutieusement exact de la capture d'une baleine, que des gravures du temps, expliquant dans tous ses détails, L'anecdote des paroles et des cris, gelés pendant l'hiver polaire et qui dégèlent, en juin, quand fondent les glaces boréales, est d'une imagination plaisante mais logique. Là encore et partout, le réel transparaît sous le mythe.

Rabelais a le goût des faits. Il les accumule et les comprend. Même quand il les affabule de formes saugrenues, il sait en tirer des conclusions scientifiques. On pourrait peut-être trouver chez lui l'idée des trottoirs roulants et même de la navigation à vapeur. Il croit au mouvement de la terre autour du soleil et il a foi dans l'avenir illimité de la science. Dès le temps des croisades, les Sarrasins appliquaient aux services postaux des pigeons voyageurs. Pantagruel se risque à employer de Terre-Neuve en Touraine, à travers tout l'Atlantique, un "gozal oiseau messager"; pris au colombier de Gargantua, ce pigeon est démaillotté et rapporté en France les bonnes nouvelles, si grande est sa hâte de "reconvenir ses pigeonneaux". Serait-ce uniquement par pitié rabelaisienne que la Compagnie transatlantique a choisi justement, pour le lâcher de ses pigeons, l'endroit où Pantagruel laissa "un pieux libéré de l'air" son gracieux Gozal?

LE Shah en voyage.

Quelques anecdotes.

Pour la troisième fois depuis qu'il est devenu shah en shah, c'est-à-dire Roi des Rois, le fils de Nasr et Dine va demander aux eaux et au climat de la France la consolidation de sa santé. Ses précédents séjours ont rendu sa physionomie presque populaire chez les Français.

Nasr et Dine, dont la visite, au lendemain des désastres de la France en 70 fut une flatteuse distraction, était le véritable pont diplomatique asiatique. Certain chef de protocole, aujourd'hui presque octogénaire, n'a peut-être pas oublié l'événement qui lui causa un matin le monarque oriental.

Un condamné à mort attendait à la Roquette que le Président de la République eût statué sur son sort. Nasr et Dine fut curieux de voir fonctionner la guillotine. On le conduisit donc incognito à la Roquette. Mais le malheureux fut décapité si vite que le Shah n'eut pas le temps de bien voir.

—Qu'on recommence! ordonna-t-il... Tenez, guillotinez ce gros-là!

Et il désignait le chef du protocole, qui se recusa vivement.

Monsieur et Dine est infiniment plus moderne. C'est un automobiliste fervent (il a quitté Téhéran dans un véhicule à pétrole); il fait de la photographie. Tous nos progrès scientifiques l'intéressent. Il a même des dettes et des créanciers excédés, ce qui est le comble du modernisme.

En voyage, il mène une vie fort simple. Levé tôt, il commande son bain et y renonce souvent un quart d'heure plus tard. Il met un pantalon clair, endosse un veston d'alpaga, se coiffe de la kholah d'intérieur et prend le thé. Puis il se fait lire les journaux, en fumant l'exquis tabac de son kalyan, la pipe persane qu'allume un fonctionnaire spécialement préposé à cet effet.

Il mange toujours seul, n'est servi que par une seule personne et à derrière lui quatre autres domestiques qui se tiennent, pendant toute la durée du repas, immobiles, les bras allongés, les mains jointes.

Un cuisinier persan est chargé du plat favori du souverain, mais Monsieur et Dine s'accommode fort bien des mets européens. Il raffole notamment des hors-d'œuvre, des pâtisseries et des desserts. Les poulardes trafiquées ne le laissent pas, non plus, indifférent.

On place devant lui les mets par séries. Il mange au gré de sa fantaisie, picorant par-ci par-là. Si quelque sauce inquiète son palais, il la fait goûter à son chambellan.

Un jour, à Contrexéville, un domestique trop zélé avait eu l'idée de placer entre les plats un flacon de la sauce anglaise fortement pimentée, appelée "foyetestershire". Monsieur et Dine emplit une cuiller à soupe de cette sauce et la fit avaler à l'infortuné dignitaire.

Celui-ci fit une horrible grimace et s'écria (en persan) : — Roi des Rois, ne touchez pas à cet horrible breuvage, il est empoisonné!

ATHNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1905.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "ALFRED DE VIGNY ET SES ŒUVRES".

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1906 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité trouve le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix et assure qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On pourra, en outre, assister à tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été

accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUREAU DES SECRÉTAIRES, P. O. Box 726, Nouvelle-Orléans.

Arrivée du baron de Rosen à Washington.

Washington, 7 juillet.—Le baron de Rosen, le nouvel ambassadeur de Russie aux Etats-Unis, est arrivé aujourd'hui à Washington. Dans l'après-midi, M. de Rosen a fait une visite officielle au comte Cassini, qu'il remplacera. Le comte Cassini a offert un déjeuner aux membres de l'ambassade.

Le rapport du département de l'Agriculture.

Washington, 7 juillet.—Le secrétaire de l'Agriculture Wilson a annoncé aujourd'hui que le rapport hebdomadaire du gouvernement serait publié le 11 juillet au lieu du 10. La clôture des bureaux le 4 juillet et le jour de l'enterrement du secrétaire Hay ont occasionné ce léger délai.

Les inondations dans l'Iowa.

Sioux City, Iowa, 7 juillet.—La rivière Sioux est plus haute qu'elle ne l'a jamais été depuis 20 ans.

Les populations riveraines sont plongées dans un véritable état de panique. Des milliers d'acres de récoltes sont sous l'eau.

Exécution d'Henry Hanley.

Salisbury, Md., 7 juillet.—Henry Hanley, un nègre, a été pendu aujourd'hui dans la prison de Salisbury. Hanley avait tué sa femme dans un accès de jalousie.

Exécution du nègre John Birch.

Baltimore, Md., 7 juillet.—John Birch, un nègre, a été pendu ce matin dans la prison de Baltimore.

Burch avait assassiné, dans un accès de jalousie, sa maîtresse, Lula Marcel.

A la Bourse de St-Petersbourg.

St-Petersbourg, 7 juillet.—Les cours de la Bourse se sont maintenus fermes aujourd'hui.

La situation intérieure semble s'améliorer.

Les marins russes à Manille.

Manille, 7 juillet.—Les marins russes internés à Manille sont dans un état de surexcitation inquiétant. Ils expriment ouvertement leurs sympathies pour les rebelles de la Mer Noire.

Le bruit ayant couru qu'ils avaient l'intention d'assassiner leurs officiers les autorités ont ordonné au capitaine "Monsdnok" de se placer à proximité des navires russes.

Perçement du second tunnel du Simplon.

Brigue, Suisse, 7 juillet.—Le second tunnel à travers du Simplon a été achevé la nuit dernière.

A BORD

"Kniaz Potemkine"

St-Petersbourg, 7 juillet.—Des rapports officiels envoyés cet après-midi au ministère de l'intérieur par le gouverneur de la province de Simpropol, Crimée, dans laquelle se trouve Theodosia, donnent quelques détails intéressants sur les événements qui se sont passés dans cette ville à l'arrivée du "Kniaz Potemkine". D'après ce rapport le cuirassé n'aurait pas réussi à se procurer du charbon à Theodosia et il aurait quitté ce port avec une très petite quantité d'eau et de combustible. Par contre les rebelles ont à bord de la viande salée et de la farine pour une durée de trois semaines.

Le gouverneur déclare qu'il a fourni des vivres aux marins sur les conseils de la population qui craignait de voir la ville saccagée par les rebelles. Le torpilleur qui accompagne le "Kniaz Potemkine" a fait une tentative pour débarquer à terre, mais a été repoussé par la garnison qui a fait feu plusieurs fois et tué une trentaine de marins.

Lorsque le torpilleur est retourné au près du cuirassé, ce dernier au lieu de faire feu sur la ville, comme on s'y attendait, a levé l'ancre et a gagné le large.

Le gouverneur est d'avis que la carrière du "Kniaz Potemkine" touche à sa fin.

Un marin qui a sauté par dessus bord et a nagé à terre pendant la nuit, rapporte qu'un véritable état d'anarchie règne à bord du cuirassé.

Les marins sont ivres la plupart du temps et parmi eux se trouvent de nombreux malades. Le typhus a fait son apparition à bord du cuirassé. La moitié de l'équipage désirerait se rendre mais les révolutionnaires se sont emparés de toutes les armes et sont les maîtres du bâtiment.

Les principaux meneurs sont au nombre de 65 y compris deux civils qui sont montés à bord à Odessa.

Le premier maître d'équipage occupe la cabine de l'amiral et commande pratiquement le navire.

Le seul homme à bord qui s'entende à la navigation et qui soit capable de diriger le cuirassé est l'enseigne Alexieff.

Au dire du marin évadé, Alexieff n'obéirait qu'à la force. Il est bon de faire remarquer que le récit du gouverneur contredit absolument celui du représentant de la Presse Associée qui s'est rendu hier à bord et qui déclare avoir trouvé tout en bon ordre sur le "Kniaz Potemkine".

EN RUSSIE.

St-Petersbourg, 7 juillet.—Le gouvernement fait tous ses efforts pour ramener le calme dans le pays.

Dans ce but il distribue des copies du discours adressé par le prince Troubetsky aux Zemstvos avec la réponse de l'empereur.

Un million de copies ont été imprimées et systématiquement répandues par les gouverneurs de provinces dans les principales villes et villages.

L'empereur a en outre chargé le comte Ignatieff de faire le tour du pays et de s'adresser au peuple en son nom.

Le comte a prononcé aujourd'hui un discours à Elizabeth devant une grande assemblée composée en majeure partie de fonctionnaires, de Zemstvos, de pro-

priétaires terriens et de mar chands.

Le comte presse le peuple d'avoir confiance dans les réformes promises et de coopérer avec les autorités afin de ne pas entraver l'œuvre poursuivie par Sa Majesté.

Tarif des cablegrammes.

New York, 7 juillet.—Par suite de la récente réduction dans le tarif des dépêches à destination du Japon, la Commercial Pacific Cable Company a annoncé qu'à partir du 1er juillet le tarif des télégrammes pour la Corée serait réduit de 20 sous par mot.

Le tarif de San Francisco pour Chemulpo, Fusan et Séoul sera de 1.21 dollar par mot.

Pour les autres villes de la Corée le tarif sera de 1.29 dollar.

WEST END

Les avertis de ces jours-ci n'ont pas compromis le succès de West End, et la semaine qui s'achève comptera parmi une des meilleures de la saison.

Un programme exceptionnellement intéressant est préparé pour la semaine prochaine.

Au Parc de Ville.

Le comité du Parc de Ville va reprendre aujourd'hui l'exécution du programme de la fête du 4 juillet dernier, exécution interrompue par les mauvais temps. Comme tout indique qu'aucun orage ne viendra troubler les nombreux divertissements que le comité a préparés avec le plus grand soin, on peut s'attendre à un succès complet.

Les splendides pelouses du Parc ombragées par les chênes séculaires seront, cet après-midi, le rendez-vous de milliers de familles de la Nouvelle-Orléans.

Il faut savoir très grand gré au comité du Parc de Ville de donner aujourd'hui cette fête, nouvelle pour ainsi dire.

D'ailleurs, son zèle et le soin qu'il prend de chercher toujours à donner le plus de satisfaction possible et d'agrément au public sont trop connus pour qu'il en soit autrement.

Devant le juge Skinner.

Fred Ludwig a été condamné à 60 jours de prison sur trois chefs d'accusation de violation de la loi sur les loteries, et à 60 jours de prison, plus 60 jours additionnels si l'amende n'est pas payée, sur un quatrième.

Frank Kleinschmidt, accusé de parjure par l'ex-capitaine J. B. Cooper, a été mis sous caution \$1000.

Mme P. A. Bruno a été condamnée à 25 jours de prison sur violation de la loi du dimanche.

Fred Smith, accusé de larcin, fera 30 jours de prison.

VOLE.

Pendant l'absence de Mme Edna O'Kelly hier matin, un voleur s'est introduit dans son domicile, rue Marengo 1701, et y a fait main basse sur de l'argenterie d'une valeur de \$30.

—L'avant dernière nuit, un voleur pénétré dans les ateliers de Chapman et Bicks, rue Union, 922, et en a emporté des outils.

Noyé.

Vers deux heures, hier après-midi, Wm A. Balesierter, un jeune homme de 18 ans demeurant rue Constance 3313, s'est accidentellement noyé en se baignant dans le fleuve au pied de la rue Première. Son corps a été repêché par Eugène Brandford.

Painkiller

PERRY DAVIS. Le remède domestique pour les courages, brûlures, plaies, crampes, diarrhée et toutes les maladies des intestins.

Feuilleton

DE

L'Abécille de la N. O.

Le 19 - Commencé le 17 Juin 1905.

LE VIOLONEUX

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

La Cabane du Val-aux-Biches

XI

AMIS DE PENSION

Bulle.

« Mon père est un violent qui aime se battre, mais parfois,

en certaines circonstances, à ses veines gonflées, à la suite d'un regard de sa peau, à ses doigts contractés, j'ai compris le combat qu'il livrait et dont il sortait vainqueur, non sans peine.

— Lui si calme, si indulgent, il serait capable de se porter aux dernières extrémités.

— Alors, Marguerite et moi, nous avons parlé cœur à cœur, un peu de tout, du voyage de mon père à Biskra, de ce pauvre M. Chateil qui s'est éteint là bas, aux confins du désert au lieu de mourir paisiblement dans son petit hôtel de l'avenue Kléber, au milieu de ses collections de belles choses, de toi aussi, ma Blanche, et de cet affreux et regrettable Paris que Marguerite a si rarement revu depuis son mariage.

— C'est drôle! Quand on y est, on se prend à le maudire avec son tapage diabolique, sa possession et ses drames, son air irrespirable et ses histoires de brigands et de rôdeurs, et dès qu'on s'en est allé, depuis quelques jours, on se dit, dans un désir, y rentrer au plus vite.

— Vingt fois, j'essayai d'amener la conversation sur son mari, mais elle se faisait au sujet d'une main légère, sans la moindre affection, et, comme en moment nous nous étions mis à la fenêtre pour contempler l'admirable paysage encore éclairé des derniers feux du soleil, je vis passer le violoniste qui se ren-

dit au petit bureau des forges et je dis à Marguerite: — Il est vraiment bien, ton mari, et je suis sûr qu'il l'adore, toi si bonne, si douce!

— Elle esquissa le geste de doute que je lui avais vu et répondit: — Je crains qu'il ne s'ennuie. — Tu crois? — C'est si loin de Paris, Bel-fonds!

— Et me prenant par le bras, elle me dit: — Viens voir ta chambre, Prudence l'aura mise en ordre. Puis nous allons dîner.

— C'était à l'extrémité d'un vaste corridor, au premier étage. Le local qui m'était destiné se trouvait dans un pavillon de retour et peut passer plutôt pour un appartement complet que pour une simple chambre d'amis.

— Tout auprès une seconde chambre s'ouvrait, beaucoup plus petite.

— Marguerite me dit: — Ce sera pour Prudence. Autrement je t'aurais mise auprès de moi.

— Elle observa en souriant: — Tu seras bien gardée. — Oh! si-je de même, tu peux être tranquille, je me garderai bien toute seule.

— A dater de cette minute, elle sembla avoir oublié ses préoccupations.

— La cloche annonçait le dîner. Il fut très gai.

— M. de Loisy se montra très attentif pour sa femme et parut à peine se douter de ma présence, tout juste autant que la politesse l'exigeait.

— Il était très libre d'esprit et lorsque je lui fis la description de mes compagnons de wagon, sans lui raconter bien entendu ce qu'ils avaient dit à son sujet. Il se mit à rire et s'écria: — Les Charmettes, de bons types! Le père et la mère, des grilles-sous que j'ai connus jadis, établis dans une banque, où ils manigancèrent des tas d'affaires d'usure et de brocante. La mère, fille d'une ancienne marchande à la toilette, qui vendait autre chose que des dentelles et des bijoux d'occasion; le père dans son comptoir pour mineurs et prodigieux, en quête d'argent auxquels il donnait plus de renseignements avariés que de brasse. J'en sais quelque chose. Il s'était acheté une terre assez belle à l'autre bout de la forêt, et ils y jouent aux châteaux, dans leur mansard, dont ils ne sortent que les jours de foire ou de grandes chasses, pour casser leurs deux pécores de filles, qui ont de la tournure et du galbe. Les malheureuses mènent une existence solitaire et désolée près de leurs père et mère, excepté quand elles se métamorphosent en diables chasseresses et rentrent à travers bois, dans un petit tonneau attelé d'un gros double poney extrêmement capricieux qui leur a fait faire con-

naissance plus d'une fois avec la bone des fossés. Trop heureuses si quelque cavalier, accourant à leurs cris, les trait de ces cloques pas profondes, riant et plaignant, car elles sont de belle humeur, et abominablement fangeuses. Bonnes filles au fond, aussi aimables que leurs parents sont sordides et rapace, élégantes, bien trottées, dignes en un mot de sortir d'une autre lignée que celle des Charmettes.

— Le vicomte s'était animé. — Au dessert il raconta une foule d'anecdotes sur ses détracteurs et les orbes des traits acérés de sa verve.

— Si le père Charmettes l'avait entendu, il en aurait eu une congestion et la vieille marchande à la toilette une syncope.

— Ses yeux se fixèrent sur moi comme pour me dire que c'était ma présence qui le stimulait et son regard m'inquiéta une seconde.

— «Déjà! Que ne restes-vous?... C'était une joie pour moi de vous entendre.

— Je répliquai, avec un peu trop vivacité peut-être: — Vous êtes gâté, Marguerite est une musicienne de premier ordre, plus forte que moi.

— Il murmura de façon à n'être entendu que de moi seule: — Ce n'est pas la même chose.

— J'essayai de répliquer, mais ce mariage m'énervait. — Je prétextai la fatigue du voyage et je m'éloignai, accompagnée de Marguerite qui ne me quitta qu'après m'avoir pour ainsi dire enfermée chez moi.